

PHILIPPE V.  

---

LE duc d'Anjou arriva à Madrid en février 1701, et fut aussitôt reconnu par le vœu presque unanime des grands seigneurs espagnols.

« La nation espagnole, dit l'historien Yriarte, regarde comme une de ses plus mémorables époques l'avènement du premier prince de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. Il ne lui reste qu'un regret, c'est qu'un prince à qui le ciel avoit accordé tant de vertus, n'ait pas hérité de la couronne dans l'état florissant ou elle passa sur la tête de Philippe II.

« Mais si c'eût été pour l'Espagne le plus grand bonheur ; peut-être le mérite de Philippe V eût-il moins éclaté , puisqu'il n'auroit point eu les tristes , mais glorieuses occasions de se montrer digne du surnom de *Courageux* , qui lui fut justement décerné. »

Le pape Clement X , le roi d'Angleterre , Guillaume III , Pierre II de Portugal , Frédéric IV , roi de Danemarck , Charles XII , roi de Suède , les Provinces-Unies , l'électeur de Bavière et le duc de Savoie , dont la fille Marie-Louise-Gabrielle étoit mariée au petit-fils de Louis XIV , s'empressèrent de reconnoître la légitimité des droits de Philippe V ; mais l'empereur d'Allemagne crut devoir les contester les armes à la main.

La guerre fut poussée avec activité en Italie. Les maréchaux de Tessé, de Catinat et le prince de Vaudemont firent briller la valeur française ; mais bientôt plusieurs princes espagnols, le duc de Savoie lui-même, le roi de Portugal, l'Angleterre et la Hollande abandonnèrent la cause de la maison de Bourbon, et conclurent avec l'Empereur à la Haye le traité dit de la grande alliance.

Après la mort de Guillaume III, la reine Anne soutint avec encore plus de vigueur les dispositions hostiles de l'Angleterre.

Philippe V tint courageusement tête à l'orage. Il remporta en personne des victoires signalées dans l'Italie, et revint en Espagne au commencement de l'année 1703.

L'archiduc Charles , reconnu à Vienne roi d'Espagne et des Indes sous le nom de Charles III , fit son débarquement à Lisbonne , où on lui rendit les honneurs royaux.

La fortune fut long-temps douteuse. Diverses forteresses furent successivement prises et reprises par les deux partis. Le maréchal duc de Berwick et le duc de Vendôme déployèrent des prodiges d'activité et de valeur.

On vit le moment où Philippe V alloit être expulsé de l'Espagne. Madrid avoit succombé ; on proposa à Philippe V de pourvoir à sa sûreté en se réfugiant en France. Le roi s'y refusa avec une fermeté héroïque , il protesta qu'il soutiendrait ses droits jusqu'à la dernière goutte de son

sang , et qu'il n'abandonneroit jamais des sujets aussi dévoués , aussi fidèles.

En effet, la partie saine de la nation faisoit cause commune avec son prince. On voyoit de mauvais œil l'archiduc Charles soutenu par des puissances brouillées depuis des siècles avec la cour de Rome. Aussi faisoit-on circuler des médailles satiriques où l'archiduc étoit déclaré roi *Catholique*, non par la *grace de Dieu*, mais par la *grace des hérétiques*.

Les choses changèrent de face en 1707. Le duc de Berwick remporta près d'Almanza dans le royaume de Murcie une victoire signalée. Les alliés furent peu-à-peu expulsés de la péninsule. A la fin de la campagne il ne leur restoit pas plus de cinq à six mille hommes. La Providence mit le

comble à tant de prospérités, en accordant à Philippe deux héritiers, l'infant don Louis, prince des Asturies, et bientôt après l'infant don Ferdinand. Tous deux sont montés sur le trône ainsi qu'un troisième fils l'infant don Carlos, que Philippe eut de son second mariage avec Isabelle Farnèse.

Le traité d'Utrecht conclu en dépit de la résistance de l'empereur d'Allemagne, affermit la puissance de Philippe V. Barcelone qui persistoit dans sa rébellion fut prise en 1714. Les îles Baléares furent contraintes, l'année suivante, à rentrer dans l'obéissance.

Philippe avoit trente-un ans, lorsqu'il se trouva paisible souverain des Espagnes. Devenu veuf en 1714, il se

maria avec Isabelle Farnèse, princesse de Parme. Ce mariage négocié par les intrigues de la princesse des Ursins, fut fatal à cette dernière. Isabelle connoissant les vues de cette femme impérieuse et son ascendant funeste sur l'esprit de Philippe V, la fit disgracier immédiatement après son arrivée en Espagne.

En 1721, don Louis, prince des Asturies, épousa Isabelle d'Orléans, fille du régent de France.

En 1724, l'Europe entière admira la résolution inopinée que prit le roi Catholique de renoncer à une couronne si péniblement acquise, en faveur de ce même don Louis.

Le jeune prince jouissoit à peine de l'abdication volontaire de son père qu'il fut emporté par la pe-

tite-vérole , à l'âge de dix-sept ans.

L'infant don Ferdinand n'étoit pas en âge de régner. Philippe céda aux instances de la reine et des principaux de la nation , et remonta sur le trône.

En 1731, la paix dont l'Europe avoit joui presque sans interruption depuis le traité d'Utrecht , fut troublée par l'élection de Stanislas au trône de Pologne. Philippe fut obligé de prendre parti pour la France contre l'empereur. L'Angleterre et la Hollande restèrent neutres.

La paix fut conclue en 1735. La maison d'Autriche reconnut l'infant don Carlos en qualité de roi de Naples et de Sicile , et fit l'acquisition des duchés de Parme et de Plaisance.

Stanislas céda le trône de Pologne

à l'électeur de Saxe son heureux rival ; il conserva cependant le titre et les prérogatives de roi. Le grand duché de Toscane fut assuré à la maison d'Autriche pour l'indemniser des états de Lorraine et de Bar qui devoient échoir à la France après la mort de Stanislas.

Quelques difficultés sur le commerce et particulièrement sur la contrebande occasionnèrent entre l'Espagne et l'Angleterre une nouvelle rupture, en 1739. L'amiral Vernon partit d'Angleterre avec une escadre ; il se proposoit de faire la conquête de Carthagène en Amérique. L'entreprise paroissoit immanquable ; on avoit frappé d'avance des médailles qui consacroient la mémoire de cet événement, et que l'on devoit distri-

buer aux Indiens. Les Anglais furent repoussés avec une perte considérable.

L'empereur Charles VI, ayant terminé sa carrière en 1740, et avec lui s'étant éteinte la ligne masculine de la maison d'Autriche, sa fille l'archiduchesse Marie-Thérèse, alors grande duchesse de Toscane et couronnée reine de Hongrie fit valoir ses droits. La France soutint les prétentions de l'électeur de Bavière qui fut proclamé empereur sous le nom de Charles VII. Philippe V renouvela ses réclamations sur les états de Milan et de Parme. L'armée espagnole commandée par l'infant don Philippe, second fils de la reine Isabelle Farnèse fit de grands progrès en Italie, grace à l'appui de l'armée française que commandoit le prince de Conti.

Les principales places du Piémont dont le souverain s'étoit déclaré pour Marie-Thérèse furent conquises.

Cette guerre, où les impériaux avoient repris quelque avantage, duroit encore lorsque Philippe V mourut en 1746.

C'étoit une grande perte pour la monarchie espagnole; ce prince étoit foible, sans doute, il se laissoit guider par les femmes; mais digne descendant d'Henri IV et de Louis XIV, il faisoit briller son courage à la tête des armées.

On a remarqué qu'un siècle auparavant, l'historien Gracien avoit en quelque sorte prédit ce règne qui ne fut pas sans gloire, en exprimant avec emphase combien le nombre V

ajouté au nom des souverains paroisoit d'un heureux augure.

« La postérité, dit-il, ne cessera d'admirer les Ferdinand V, les Charles-Quint, les Pie V (1)! Puisse-t-il naître un Philippe V en Espagne! Quel grand roi seroit un prince de ce nom s'il réunissoit la valeur et la sagesse de ses prédécesseurs! »

Il ne faut pas juger Philippe V d'a-

---

(1) Gracien auroit pu ajouter à cette liste le roi de France Charles V, qui, par son admirable sagesse, sa profonde politique, et son inaltérable bonté, répara tous les maux causés par le gouvernement précédent, par la fureur des partis et l'invasion de nos plus belles provinces par les ennemis. Les bienfaits de son règne lui ont fait donner le surnom de *Sage*.

près une multitude d'écrits satiriques qui ont été compilés par Duclos, ni surtout d'après les mémoires de Saint Simon. Il y est dit, entr'autres fables absurdes, que le roi d'Espagne passoit sa vie à deviner des énigmes souvent ordurières, qu'il ne se faisoit raser et ne se lavoit les mains qu'une fois par mois; qu'il dormoit un jour quinze heures, le lendemain sept, et passoit les vingt-quatre heures suivantes sans se coucher; qu'il se donnoit souvent le bizarre plaisir de souper en plein midi, en faisant fermer les volets de son appartement, etc.

Il ne faut pas même prendre à la lettre tout ce qu'on a dit de l'ascendant qu'obtint sur son esprit la princesse des Ursins. L'auteur de ce précis historique a en sa possession des lettres



originales et inédites de cette dame, qui démentent complètement tout ce que les mémoires du temps rapportent de ses relations avec la nouvelle reine d'Espagne, le cardinal Alberoni, etc. Elle ne cessa de correspondre avec ce dernier pendant son exil à Gênes, où les biographes prétendent qu'on ne voulut pas la recevoir (1).

---

(1) J'ai cinq ou six lettres de la princesse des Ursins, lesquelles sont datées de Gênes, quoique suivant tous les mémoires, tous les dictionnaires historiques, elle n'y ait jamais mis le pied!

---

LOUIS I<sup>er</sup>. ET FERDINAND VI.

Nous ne consacrerons point de chapitre au règne de Louis I<sup>er</sup>. qui interrompit par un foible intervalle le gouvernement de Philippe V. Nous nous occuperons immédiatement du prince qui succéda à Philippe , après sa mort.

Des guerres longues et dispendieuses avoient obéré l'état. Ferdinand V étant monté sur le trône en 1746 , trouva que les dettes s'élevoient à quarante-cinq millions de piastres , plus de cent soixante-huit millions de francs.

« Il fut effrayé d'un tel fardeau ,

dit M. Bourgoing. Il étoit juste , mais foible et scrupuleux. Il assemble une junte composée d'évêques, de ministres et de gens de loi, et l'invite à prononcer *si un roi est tenu d'acquitter les dettes de son prédécesseur*. La question fut décidée à la négative par la pluralité, la conscience du roi soulagée, la banqueroute résolue ».

Ferdinand avoit épousé en 1729 dona Maria-Barbe de Portugal, princesse du Brésil. La paix à laquelle ce prince aspiroit ne fut conclue qu'en 1748.

La reine de Hongrie, reconnue impératrice, recouvra le duché de Milan. Les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla furent cédés à l'infant don Philippe.

Le nouveau roi d'Espagne délivré

des soins et des calamités de la guerre, tourna toute son attention vers le rétablissement du commerce, des manufactures et de la navigation. Il ne prit aucune part dans la guerre qui s'éleva en 1757, entre les Anglais et les Français, mais il profita indirectement du succès de nos armes. Le port Mahon et toute l'île de Minorque conquis par la bravoure de Richelieu furent rendus à l'Angleterre, par le traité de Paris en 1753, mais restitués à l'Espagne par la paix de 1783.

Il conclut en 1753 avec le saint siège un concordat qui leva un grand nombre des difficultés opposées par la cour de Rome.

Il fonda à Madrid l'académie royale de saint Ferdinand, et fit voyager des

savans pour la propagation des lumières et l'extension des connoissances nationales.

En 1759, il succomba à une longue et douloureuse maladie, et ne laissa point d'enfant; il eut pour héritier son frère don Carlos, roi de Naples.

---

## CHARLES III.

---

LE nouveau monarque ne pouvoit , aux termes des traités antérieurs , cumuler les couronnes d'Espagne et des deux Siciles. Il remit ce dernier royaume à son fils Ferdinand IV qui règne encore aujourd'hui , lui ceignit la même épée que Philippe V lui avoit donnée en le plaçant sur le trône ; et lui adressa ces paroles :

« Louis XIV, roi de France, remit cette épée à Philippe V, votre aïeul et mon père ; je la reçus de lui , et je vous la transmets pour la défense de la religion et de vos peuples ».

L'escadre qui transportoit Charles III et son épouse Marie-Amélie de Saxe et toute la famille royale, mit à la voile de Naples. Le débarquement eut lieu à Barcelone. Les illustres voyageurs prenant la route de Sarragosse arrivèrent à Madrid où ils furent reçus par d'unanimes acclamations.

La joie publique augmenta lorsque don Carlos, fils aîné du roi (aujourd'hui Charles IV) fut proclamé prince des Asturies.

Ferdinand VI avoit dû à des circonstances plus heureuses la faute de faire de grandes économies. Il laissa plus de cent soixante-cinq millions de francs dans ses coffres.

Charles III s'empressa de réparer l'injustice de son prédécesseur ; il fit

dès 1762 payer un à-compte de six pour cent sur les dettes de Philippe V. Ces paiemens furent continués pendant cinq années; mais en 1767 et 1768, réduits à quatre pour cent. En 1769, le paiement en fut indéfiniment suspendu.

Cependant ces *valès* qui perdent quatre-vingt pour cent ne sont pas absolument discrédités. En négociant avec le gouvernement pour diverses opérations financières, on en fait recevoir souvent une certaine quantité au pair. Quant aux créanciers étrangers, ils ont peu de faveur à espérer.

Isabelle Farnèse, veuve de Philippe V, mena la vie la plus retirée, la plus tranquille au château de sainte Ildefonse, pendant les treize

années que dura le règne de Ferdinand VI.

« Distribuant, dit M. Bourgoing, sa journée de la manière la plus bizarre, *ne veillant que la nuit*, morte, pour ainsi dire, au monde et même à la lumière du jour, elle ne sembloit plus occupée que du soin de sa santé et de son salut, lorsque son fils Charles III, alors roi de Naples, ayant été appelé au trône en 1759, par la mort de Ferdinand VI, elle retrouva au fond de son cœur l'ambition qui n'y étoit qu'assoupie, reparut à la cour, et y exerça jusqu'à la fin de sa vie une influence presque aussi prépondérante que celle qu'elle avoit exercée à côté de Philippe V ».

Victime d'une trop funeste alliance,

la France sembloit prête à succomber sous le poids d'une guerre désastreuse. Le cap Breton, le Canada, la Martinique étoient tombés au pouvoir des Anglais ; la marine française sembloit anéantie.

Les sollicitations continuelles et même importunes du cabinet de Versailles n'avoient pu ébranler le pacifique Charles III. Fidèle à son plan de neutralité , il ne songea pas à la rendre respectable par des armemens ; il négligea de veiller à la sûreté de ses colonies ; bientôt l'Angleterre enorgueillie par ses succès menaça les possessions et le commerce espagnols ; Charles III vit trop tard qu'il falloit combattre , ou subir un joug humiliant.

Le pacte de famille signé tardive-

ment le 11 août 1761, fut de peu d'utilité pour l'Espagne.

Tout en conservant la neutralité avec l'Autriche, Charles III déclara la guerre à l'Angleterre; en juin 1762, il déclara aussi la guerre au Portugal qui, auxiliaire obligé de la grande Bretagne, prenoit déjà une attitude hostile.

Les opérations sur la frontière furent conduites avec peu d'activité. Les Espagnols occupèrent d'abord Miranda et quelques portions de territoire; mais des chaleurs excessives condamnèrent les deux armées à l'inaction : la campagne se réduisit à quelques escarmouches.

George III, roi d'Angleterre, envoya enfin au secours des Portugais une légion allemande de dix mille

hommes. Le marquis de Sarria général de l'armée espagnole redoubla d'activité, battit à Villafior un corps de cinq mille hommes, prit Moncorva et Almeida et se trouva maître de l'entrée du Portugal.

Cependant fidèle aux traités qui l'obligeoient envers la France, Charles III exposa ses possessions d'Amérique. La Havane, chef-lieu de l'île de Cuba, et la clef des Antilles, succomba le 13 août 1762, aux efforts des troupes de terre et de mer commandées par l'amiral Pococke. D'immenses trésors, neuf vaisseaux de soixante-quatorze et trois frégates restés au pouvoir du vainqueur, ajoutèrent à l'importance de cette éclatante conquête.

Peu de temps après, l'île de Ma-

nille, le fort de Cavite, toutes les Philippines et le galion d'Acapulco, chargé de trois millions de piastres, tombèrent également au pouvoir des Anglais.

Bientôt la péninsule fut elle-même menacée. La noblesse espagnole dans cette crise fit à son souverain les offres les plus généreuses, mais la paix du 3 novembre 1760, les rendit inutiles.

L'Espagne recouvra tout ce qu'elle avoit perdu, à l'exception des deux Florides, et reçut de la France en indemnité, la cession de la Louisiane.

Peu de temps auparavant l'Autriche, la Russie et la Prusse avoient fait la paix aux dépens de la Pologne. De cette époque date le premier partage de ce pays, partage qui a eu

une influence si marquée sur les affaires générales de l'Europe.

Une bulle de Clément XIII, publiée en Espagne, sans le concours de l'autorité royale, occasionna vers 1764, quelques mésintelligences entre la cour de Rome et Charles III.

Dans la même année, le roi maria sa fille Marie-Louise avec l'archiduc Léopold, et en faveur de cette union, renonça à tous les droits qu'il tenoit des Médicis. Le 18 août suivant, la mort de l'empereur François I<sup>er</sup> ayant appelé au trône impérial Joseph II, déjà roi des Romains, l'archiduc Léopold prit possession de la Toscane.

Dans la même année le prince des Asturies (aujourd'hui Charles IV) épousa Marie-Thérèse, seconde fille du duc de Parme, lequel mourut

d'une chute de cheval en conduisant sa fille à son départ pour l'Espagne.

La reine-mère, Isabelle Farnèse, mourut le 11 juillet, 1766.

L'année suivante, n'offre d'évènement remarquable, que l'expulsion des Jésuites, accusés, mais non convaincus, d'avoir voulu se rendre indépendans au Paraguay. On prétendit, mais sans aucun fondement, qu'ils avoient élu un d'entr'eux, roi de Paraguay, sous le nom de Nicolas I<sup>er</sup>.

Le ministre, comte d'Aranda, qui avoit déjà fait preuve, en 1765, d'une grande habileté, en réprimant plusieurs insurrections dans les provinces et même à Madrid (1), se char-

---

(1) Ces troubles étoient occasionnés par

gea de cette opération délicate. Il fit enlever tous les Jésuites , dans la même nuit , sans bruit et sans scandale. On conduisit ces religieux en Italie , où Sa Majesté Catholique, prit l'engagement de pourvoir à leur subsistance.

Clément XIII , consentit avec peine , à recevoir les Jésuites dans

---

les réglemens sévères de Charles III , tendant à changer l'ancien costume espagnol , et notamment à supprimer l'usage des manteaux.

L'établissement des *fosses d'aisance* , jusques - là inconnues à Madrid , fit pareillement naître des troubles. Les médecins prouvoient dissertement que ces prétendus réglemens de salubrité mettroient la peste dans la ville !

ses Etats. Quelque temps après, il foudroya la fameuse bulle, *in cœnâ domini*, contre le duc de Parme, qui avoit soumis à l'examen de son conseil, les décrets émanés du Vatican. L'Espagne, la France, Naples, le Portugal, Venise et la Lombardie, protestèrent contre la bulle; et soutenant leurs prétentions de la force des armes, eurent bientôt dépouillé le Saint-Siège, d'Avignon, du comtat Venaissin, des principautés de Bénévent et de Pancorvo.

Ganganelli, ou Clément XIV, apaisa ce différend, en supprimant les Jésuites.

La Corse fut achetée et soumise, par la France, vers l'époque même où l'homme qui devoit, un jour, précipiter les Français, dans une longue suite

de guerres désastreuses , venoit d'y prendre naissance. Ces évènements , non plus que la guerre qui éclata entre la Russie et la Porte Ottomane , au sujet de la Pologne , ne troublèrent point la paix de l'Europe. Charles III vit avec indifférence , s'effectuer ces grands changemens. Il profita d'une paix profonde , pour former , sous le nom d'*Amis du pays* , une académie occupée des objets de la plus grande utilité , et pour peupler les déserts de la Sierra-Morena. Huit mille Allemands y furent attirés de l'intérieur de l'Allemagne. On verra dans le cours de cet ouvrage , quel fut le succès de la colonie.

Charles III introduisit parmi ses troupes , la tactique prussienne , inventée par le Grand - Frédéric , et

qui n'avoit pas peu contribué à conserver à celui-ci , la couronne , en faisant du Czar Pierre III, d'abord son redoutable adversaire , un zélé partisan.

Les Anglais s'étant emparés , en pleine paix , des îles Falkland ou Malouines , le gouverneur du Pérou les en chassa de vive force. Cette levée de boucliers étoit intempestive. Le cabinet de Madrid fut contraint à désavouer ce zèle indiscret.

Le roi d'Espagne s'occupa ensuite d'humilier les Barbaresques ; mais son expédition contre Alger n'eut aucun succès. Le Dey reçut des secours de la Hollande , de l'Angleterre et de Marseille même. Les dissensions , entre don Pédro Cartijon , amiral de la flotte , et le comte Irlandais O'Reilly , commandant des trou-

pes de terre, ne contribuèrent pas peu, au mauvais résultat de l'entreprise. Les mêmes tentatives renouvelées depuis, en 1783 et 1784, ne furent pas plus heureuses.

Cependant, la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, se poursuivoit avec violence. Les cabinets de Versailles et de Madrid, favorisèrent, d'abord secrètement, les insurgés, avant de se déclarer ouvertement pour eux. Le Portugal fut excité, par l'Angleterre, à des mesures hostiles.

La mort du roi de Portugal, Joseph I<sup>er</sup>, changea la face des choses. Don Pèdre, frère de Joseph I<sup>er</sup>, marié avec sa nièce, l'infante Marie Françoise, *héritière de Portugal*,

n'eut que le titre d'associé au trône. Marie Françoise étoit la reine véritable.

La reine-mère, sœur de Charles III, vint à Madrid; et le premier octobre 1778, il fut signé un traité d'amitié et de commerce, dans lequel l'Espagne obtint des concessions assez importantes.

Le 16 juin, 1779, le roi d'Espagne fut obligé de se réunir avec la France, en faveur des Américains insurgés. Ses troupes éprouvèrent des revers dans les Florides. En Europe, le rocher de Gibraltar fut inutilement assiégé (1).

---

(1) Voyez le chapitre de Gibraltar dans le tome III, pag. 106 et suiv.

Occupé à réparer de grandes pertes, le roi fut encore obligé de diviser ses forces, et d'envoyer au Pérou, une escadre de douze vaisseaux de ligne, huit frégates, et quarante-deux bâtimens de transport, pour contenir cette colonie, où l'exemple des Etats-Unis avoit excité quelques soulèvemens.

En 1779, les excès commis par les Anglais, contre les nations neutres, déterminèrent une neutralité armée entre la Russie, le Danemarck, la Suède et la Hollande; la France, l'Espagne, l'empire d'Allemagne, la Prusse et les Deux Siciles, ne tardèrent pas à y adhérer.

L'année 1780, fut signalée, par la capture d'un convoi anglais, de

soixante - quatre navires , estimé trente-six millions. L'équipage étoit de deux mille cinq cents matelots. Il y avoit de plus , quatre compagnies d'infanterie pour Bombay , seize cents hommes, pour les Antilles , et quatre-vingt mille fusils.

Avant le printemps , la Hollande suivit le torrent. Sûre des dispositions pacifiques du Stathouder , l'Angleterre préféra des hostilités ouvertes , à une neutralité mal observée. Les établissemens de Saint-Eustache , Essequibo , Démérary , Trinquemale et Négapatnam , tombèrent en son pouvoir. Le cap de Bonne-Espérance , même , étoit perdu , sans le bailli de Sufiren , qui mit à couvert cette colonie , par le résultat d'une brillante

victoire remportée dans la baie de Sant-Iago , l'une des îles du Cap-Vert.

En 1782 , une armée espagnole et française , sous les ordres du duc de Crillon , protégée par l'escadre de don Ventura Moreno , s'empara de Minorque après huit mois de siège. Le général anglais Murray ne mit bas les armes que lorsque la garnison de quatre mille hommes eut été poussée aux abois , et le fort Philippe presque réduit en poudre.

Le comte de Grasse , après avoir conduit au Cap français un important convoi , attendit l'amiral Solano à la Martinique , avec quarante-huit vaisseaux et vingt-trois frégates. Les flottes combinées , au nombre de

soixante vaisseaux, devoient s'embarquer pour la Jamaïque.

Solano n'arrivant point, l'amiral français de Grasse, poussé par un faux point d'honneur, mit seul à la voile. Il fut défait par l'amiral Rodney, et fut pris lui-même sur le fameux vaisseau, *la Ville de Paris*. Les Espagnols arrivèrent trop tard, et se vengèrent de ce contre-temps par la conquête de l'île de la Providence.

Cependant les Anglais ayant éprouvé des échecs sur le continent de l'Amérique, où deux armées, successivement, celle du général Burgoyne, et celle de lord Cornwallis furent faites prisonnières, reconnurent l'indépendance des Etats-Unis, le 5 novembre 1782.

La France ne recueillit d'autre fruit de cette guerre, que l'indépendance des Etats-Unis; mais l'Espagne recouvrant toutes ses pertes, gagna Minorque et les Florides. Après la paix, le riche convoi de la Vera-Cruz put arriver avec 3,700,000 piastres. Il fut bientôt suivi des vaisseaux dits de *Registre* dont les cargaisons n'étoient pas moins précieuses.

En 1782, le roi fonda l'important établissement de la banque de saint-Charles, dont le fonds, divisé en cent cinquante mille actions, représente plus de soixante-quinze millions de francs.

En 1785, il fonda la compagnie des Philippines, et deux ans après fit creuser le canal d'Arragon.

Au milieu de ces utiles travaux, dont les plaisirs de la chasse étoient l'unique délassement, Charles III fut attaqué, en décembre 1788, d'une fièvre inflammatoire, et il mourut le 17, âgé de soixante-treize ans.

---

## CHARLES IV.

LE voyageur anglais Swinburne , fait en ces termes le portrait de ce monarque, à l'époque où il n'étoit encore que l'héritier présomptif du trône.

« Le prince des Asturies est d'une taille athlétique; il a une voix dure et des manières sévères. La princesse son épouse est bien faite, affable, et très-vive. Lorsqu'elle va à la promenade, elle fait inviter toutes les personnes qu'elle rencontre, et qui lui ont été présentées, à l'accompagner. Sa douceur et sa bonté tempèrent un

peu la rudesse naturelle de son mari.

Né le 11 novembre 1748, Charles IV (1) n'avoit que vingt ans lorsqu'il monta sur le trône. Des épreuves douloureuses l'attendoient. Peu de temps après, il fut témoin du bouleversement de l'Europe, sans pouvoir y porter remède. En 1792, lorsque déjà plusieurs puissances prenoient les armes pour arrêter la propagation des principes funestes de la révolution française, le roi d'Espagne crut devoir garder une stricte neutralité, afin de prévenir de plus grands maux.

---

(1) Ce prince a un nombre considérable de prénoms ; il s'appelle *Charles Antoine Pascal François-Népomucène Joseph Janvier Séraphin Diègue*.

Un grand forfait se préparoit en France. L'infortuné Louis XVI déclaré inviolable par la constitution qu'on l'avoit forcé d'accepter, étoit mis en jugement pour des infractions prétendues à cette même constitution: Charles III. tenta un effort pour le sauver, il envoya un message attendrissant, à la convention nationale, mais sa lettre ne fut pas même lue; on la brûla publiquement au sein d'une assemblée de *Cannibales*. Des moyens beaucoup plus efficaces avoient été préparés par lui. Le chevalier Ocariz, chargé à Paris d'une mission ostensible, négocioit secrètement avec plusieurs députés, et cherchoit à acheter leurs suffrages. On n'espéroit plus épargner au bon roi ni à la nation l'horreur d'une condamnation

à mort ; on se flattoit du moins d'obtenir *l'appel au peuple*, qui eût fait gagner du temps, et changé sans doute la face des choses. Un million de francs devoit être destiné à ce pieux usage. La maison de banque Lecoulteux de Canteleu fut chargée de réaliser cette somme en espèces, et de la remettre au chevalier Ocariz (1) ; mais l'infernal comité conçut des soupçons ; le chevalier Ocariz reçut ordre de partir de Paris dans

---

(1) Je tire ces faits certains, mais peu connus, d'un plaidoyer que M. Berryer a prononcé, il y a quelques années, au tribunal de commerce pour M. le sénateur Lecouteux de Canteleu, aujourd'hui Pair de France, contre le chevalier d'Hervas, chef de la banque Saint-Charles.

les vingt-quatre heures, avant d'avoir pu accomplir sa mission, et Louis XVI fut immolé.....

Ce cruel événement amena une rupture nécessaire entre le roi Charles IV et les démagogues français. Les troupes espagnoles obtinrent d'abord de grands avantages; mais bientôt on envoya contre elles des forces imposantes; le jeune et infortuné comte de la Union, fut tué dans une bataille décisive.

Menacé d'une invasion totale de ses états, le souverain Catholique conclut la paix de Bâle, qu'il acheta au prix de la cession de la partie espagnole de Saint-Domingue. Don Emmanuel Godoy, duc de la Alcudia, qui mit fin à ces négociations, reçut en conséquence le titre de

prince *de la Paix*, suivant l'usage espagnol de consacrer par la dénomination même des duchés ou principautés, les services rendus à l'état.

Le prince de la Paix fit de grands progrès dans la faveur de son maître, mais on l'accusa de sacrifier les intérêts de son pays à ceux des différens gouvernemens qui se succédèrent en France, et notamment à Buonaparte, avant et après son avènement à l'Empire.

Le prince des Asturies, don Ferdinand, sembloit écarté de la cour par les intrigues du favori. La haine du peuple poursuivoit le prince de la Paix, en même-temps que son amour se signaloit pour Ferdinand.

Buonaparte fit lentement l'essai de son influence sur l'Espagne. Il y en-

roya en 1802 une armée destinée à soumettre le Portugal. Les troupes françaises se retirèrent bientôt, en vertu du traité de Badajoz.

En 1807, le général Junot, à la tête d'une armée considérable, traversa l'Espagne et s'empara sans coup férir du Portugal. Les Anglais l'y attaquèrent avec des forces supérieures, et le contraignirent promptement à capituler.

Tandis que le général Junot, qui n'avoit recueilli de cette expédition d'autre fruit que le titre bizarre du duc d'Abrantez, étoit, aux termes de la convention, ramené en France sur des bâtimens anglais, Napoléon méditoit un projet pour mettre l'Espagne entière sous sa domination.

Des corps de troupes soi-disant

auxiliaires s'emparèrent insensiblement de Pampelune, de Barcelone et d'autres places. Madrid même reçut une garnison commandée par le général Murat, alors grand duc de Berg.

Les esprits s'exaspérèrent. On se récria de tous côtés contre le prince de la Paix que l'on qualifia de traître. Le palais d'Aranjuez où étoit la cour fut investi le 2 mai 1808. Pour empêcher le peuple de se porter à des excès, le roi Charles IV se montra à un balcon et déclara qu'il abdiquoit en faveur de son fils (1). Le peuple enthousiasmé cria à plusieurs reprises : Vive Charles IV ! vive Ferdinand VII ! vivent le père et le fils !

---

(1) Cette scène est représentée dans le frontispice de ce volume.

Mais il lui falloit une victime. Le prince de la Paix étoit celle qu'il avoit désignée lui-même à sa propre fureur. On chercha de tous côtés ce malheureux prince, on le trouva caché dans un grenier. Il fut accablé de coups, mais on lui laissa la vie, et bientôt, sous la protection du général français, il passa en France avec la famille royale.

Ferdinand VII resté paisible possesseur d'Aranjuez et des autres résidences royales, fit son entrée solennelle à Madrid. Bientôt la mésintelligence éclata entre les habitans et les soldats français. Plusieurs de ces braves militaires furent égorgés par une populace furieuse. L'insurrection augmenta, et enfin le général français fit

mitrailer au Prado une multitude d'habitans.

Un autre corps d'armée française sous les ordres du général Dupont, se dirigeoit sur Cadix. Il fut entouré dans les montagnes de Cordoue par des forces quadruples et réduit à des extrémités encore plus fâcheuses par le défaut de subsistances. Coupé de ses communications avec Murat, le général Dupont ne reçut point les secours qu'on lui avoit promis, et fut obligé de signer la convention de Baylen, convention mémorable, et si avantageuse que les Espagnols ne voulurent pas l'exécuter. Les troupes françaises devoient revenir en France sur parole de ne point servir pendant un espace de temps déterminé. On se joua du traité dès qu'elles fu-

rent désarmées, et on les envoya prisonnières à Cadix.

Une politique ombrageuse a jeté un voile épais sur les circonstances qui contraignirent le général Dupont à capituler. Ce général devoit être jugé par une haute cour, formée des dignitaires de l'empire, du sénat et d'un certain nombre de juges de la cour de cassation, mais on se garda bien de donner des suites à cette procédure anoncée d'abord avec ostentation.

La correspondance du chef du corps d'armée française avec ses supérieurs, ne fut pas même imprimée. Nous ne la connoissons que par les traductions qui en ont été publiées dans quelques gazettes étrangères.

On y voit que le général Dupont,

après avoir, dans une lettre du 15 juillet, annoncé au duc de Rovigo, alors général en chef des armées françaises en Espagne, le résultat des glorieuses affaires d'Andujar, mais dépeint sa position critique, écrivoit le lendemain, en ces termes, au général Belliard.

« Je vous ai fait connoître, mon général, le résultat de l'affaire d'hier. Nous sommes restés maîtres de toutes les positions, mais nous nous attendons aujourd'hui à une nouvelle attaque. Cette journée est l'anniversaire de la déroute des Maures à Tolosa : les Espaguols y attachent une extrême importance. »

« Les soldats sans cesse sous les armes, ne peuvent plus fourrager, ni aller chercher des vivres, car les

paysans ont abandonné leurs chaumières et leurs moissons. »

« Je demande instamment de prompts renforts : il faut que les divisions agissent en masse, et non isolément... Envoyez-moi le plutôt possible, des médicamens et du linge pour les pansements ; car l'ennemi a intercepté dans les montagnes les chariots de l'ambulance et tous les convois venant de Tolède. »

Dans une position aussi désespérée, l'issue ne pouvoit être douteuse.

La Junte suprême de Valence, présidée par l'archevêque de cette ville, publia le 22 août les détails officiels suivans.

« Dix-sept mille Français, commandés par les généraux Dupont, Vedel et Gobert, ont été forcés par

nos troupes de mettre bas les armes, et de se rendre prisonniers de guerre. Par suite de cette victoire signalée, le prétendu roi Joseph, qui huit jours auparavant avoit fait son entrée solennelle à Madrid, a été forcé d'abandonner cette capitale. Il emmène avec lui vingt-deux mille hommes de troupes, tous les commerçans de sa nation, et jusqu'aux *marchandes de modes*, après avoir dépouillé les palais royaux, les édifices publics et les églises de tous les objets précieux qui s'y trouvoient. »

« Quelque temps auparavant, le maréchal Moncey avoit attaqué Valence ; il a été repoussé avec une perte considérable ; quelques débris seulement ont pu se réunir à ceux de la principale armée de Madrid.

« Dans l'espace de six semaines, quarante assauts ont été livrés à Saragosse ; les habitans soutiennent cette épreuve avec un courage admirable.

« Les Anglais font cause commune avec nous ; ils montrent le plus vif intérêt à notre sort, et nous apportent des secours de tout genre.

« Dans l'origine chaque province avoit nommé, suivant les antiques usages du pays, une Junte suprême revêtue de tous les pouvoirs, tant pour l'administration intérieure que pour la défense du pays. La capitale étant enfin délivrée du joug étranger, on va y former une Junte centrale où siégeront deux membres de chaque junte provinciale. Cette junte formera le gouvernement du royaume

jusqu'à l'époque ardemment désirée où notre légitime souverain Ferdinand VII, nous sera rendu. »

La junte centrale organisée en vertu des dispositions qu'on vient de lire, s'assembla à Madrid sous la présidence du comte de Florida-Blanca, et publia aussitôt plusieurs manifestes pour exciter et soutenir l'enthousiasme des peuples.

On disoit dans la proclamation du 14 novembre 1808.

« Il seroit impossible d'énumérer tous les griefs de l'Espagne contre le gouvernement tyrannique de la France. Dans un espace de trois années, nous avons vu détrôner le souverain des Deux-Sicules, frère de notre roi. Nos intérêts ont été indignement sacrifiés au congrès d'A3

miens, où le cabinet de Paris nous a fait perdre l'île de la Trinité, en compensation de ce qu'on lui rendoit.

« Telle fut la récompense de notre intervention dans une guerre soutenue pour le seul intérêt de la France. Plus d'une fois celle-ci menaça l'indépendance du Portugal, afin d'en prendre occasion d'exiger d'énormes subsides.

« Le gouvernement français ne nous a-t-il pas dépouillés de l'importante colonie de la Louisiane avec le dessein prémédité de la vendre, sans notre aveu, à une tierce-puissance ?

« Lorsqu'on a ravi les états de Parme à un infant d'Espagne, pour lui donner la possession précaire du royaume d'Etrurie, n'avoit-on pas déjà le projet de s'emparer de la Toscane

elle-même ? Jamais la France n'a songé à effectuer sa promesse fallacieuse de procurer à la reine d'Etrurie des indemnités dans le nord du Portugal.

« Combien d'offenses et de pertes de toute espèce auroient dû dessiller les yeux de notre gouvernement, s'il n'eût été malheureusement dirigé par l'exécrable auteur du traité de 1796, don Manuel Godoï, ce soi-disant prince de la Paix, cet homme qui, pendant dix-huit années de faveur, s'est approprié les domaines de la couronne et les trésors des particuliers ; qui s'est arrogé tous les honneurs, tous les titres, jusqu'à celui d'*Altesse*, réservé exclusivement aux personnes de la famille royale. »

« Le trône, disoit-on ailleurs ,

tenta l'ambition de Godoi : trouvant dans le prince des Asturies un obstacle pour s'emparer du gouvernement, il attenta à sa personne sacrée, osa l'accuser d'une conspiration contre son père et son souverain, le fit arrêter sous ce prétexte absurde, et publia, non-seulement, l'atroce circulaire du 30 octobre 1807, mais encore celle du 5 novembre suivant, que l'on peut taxer de ridicule.

« Le peuple étonné, n'ajouta foi ni à l'un ni à l'autre de ces écrits apocryphes, et le conseil de Castille convoqué pour examiner l'affaire, proclama, à l'unanimité, l'innocence du prince. »

L'insurrection espagnole avoit éclaté dès l'origine avec tant de violence que Buonaparte n'eut pas de peine à recon-

noître combien il lui seroit difficile de réduire par la force des armes un peuple généreux : il eut recours à la ruse.

Ferdinand avoit envoyé des ambassadeurs à Napoléon qui, dans ce moment feignoit de préparer un voyage en Italie, et se détournoit de sa route pour visiter Bordeaux. Buonaparte répondit qu'il iroit à Bayonne, qu'il invitoit le prince à s'y rendre, que Charles IV devoit y rester, et que là le sort de la monarchie seroit fixé.

Le prince trop confiant donna dans le piège. A peine eût-il commis l'imprudence de passer la frontière de France, qu'on lui fit sentir qu'il ne lui seroit plus possible de revenir sur ses pas.

Charles IV, Ferdinand VII et les princes de leur famille se virent ré-

duits à renoncer à la couronne en faveur de Joseph, frère de Buonaparte. Un simulacre de Junte confirma cet acte ridicule.

On sait trop quelles en furent les suites. Les Espagnols peu aguerris, et incapables de se mesurer en bataille rangée contre les Français vainqueurs de tant de nations, essayèrent d'abord de grands revers. La Navarre, la Biscaye, la Catalogne, l'Arragon et les deux Castilles furent envahis. Le chef du gouvernement français ardent à poursuivre ses succès, menaçoit Cadix et le Portugal.. Aucun point de la péninsule ne pouvoit lui échapper... Le général anglais Moore débarqué avec quelques troupes à la Corogne, fit une tentative hardie. Il pénétra sur les derrières

de l'armée française, et menaça de couper ses communications avec Burgos, Vittoria et Bayonne. Un mouvement rapide des Français força les Anglais à regagner la Corogne à la hâte. Le général Moore y fut tué au moment où, à la tête de son arrière-garde, il protégeoit l'embarquement de son armée. Mais du moins les Espagnols avoient eu le temps de respirer, et de se fortifier dans le midi de l'Espagne. Le Portugal fut envahi, mais une nouvelle armée anglaise commandée par sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington, en chassa les Français.

Les effets pernicioeux du climat, et les massacres fréquens des hommes isolés, encore plus que les combats réguliers, affoiblirent chaque jour les

forces de l'armée française. Bientôt, au lieu d'y envoyer des renforts, Buonaparte fut obligé d'en tirer successivement des troupes pour soutenir sa lutte insensée contre l'Europe.

Lord Wellington illustré par la mémorable bataille de Talaveira, se retira en Portugal, d'où il épia les mouvemens des deux armées qui opéroient contre lui. Menacé tantôt du côté de Badajoz, tantôt du côté de Ciudad-Rodrigo, il profita avec avantage des localités pour se porter tantôt sur un point, tantôt sur un autre, avec des forces supérieures. Les généraux Masséna et Soult étoient obligés, pour se secourir mutuellement, de décrire une demi-conférence de cercle en deçà des montagnes; lord Wellington plus avantageusement

posté n'avoit à parcourir que la corde de ce même arc de cercle pour se porter sur les points menacés, ou prendre lui-même l'offensive.

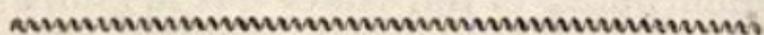
Abandonnées à elles-mêmes, les armées françaises d'Espagne, cédèrent pied-à-pied le terrain à leurs ennemis.

Le roi Joseph rentré à Madrid, après en avoir été expulsé une première fois, en fut définitivement chassé, et obligé de rentrer en France.

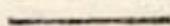
On vit alors par un inconcevable revers de fortune les Espagnols qui n'avoient pu défendre leur territoire, entrer en France en conquérans, et s'emparer de Bordeaux... Mais ce ne fut pas seulement à la force des armes qu'ils durent ce succès. La nation entière aspirait après le retour des

Bourbons, et Bordeaux eut la gloire de commencer le 12 mars l'heureuse révolution qui fut consommée à Paris, dans la journée du 31 mars 1814.

---



## FERDINAND VII.



LA Postérité appréciera avec plus d'admiration encore que les contemporains, la persévérance d'une nation, privée de son roi captif, et qui ne cessa cependant de reconnoître la légitime autorité.

« Le sort, écrivoit l'intrépide Palafox à un général qui l'avoit sommé de se rendre, le sort peut trahir *un moment* la sainte justice de notre cause, mais jamais, non jamais vous ne gagnerez nos cœurs. Souvenez-vous qu'une petite peuplade d'Espagnols chrétiens, réfugiés dans les montagnes

des Asturies, a bravé pendant sept siècles toute la puissance des Maures, et que ces Maures ont fini par être expulsés. »

Le prince des Asturies conduit en France dans la terre magnifique de Valencay, près de Tours, y étoit rigoureusement surveillé. On lui permettoit, à la vérité, d'aller à la chasse, et de faire de longues promenades; mais une garde d'honneur l'accompagnoit partout, et sous prétexte de pourvoir à sa sûreté, ne le perdoit pas un moment de vue.

On mit sa sincérité à l'épreuve; on envoya près de lui de prétendus agens de l'Angleterre, pour lui offrir des moyens d'évasion; le prince démêla l'intrigue, et dénonça lui-même

ceux qui s'étoient flattés de devenir ses délateurs.

Le frère du chef du gouvernement français, Joseph, qui peut-être, malgré lui, avoit été fait roi de Naples, et qui se vit également forcé de céder cette couronne précaire au général Murat, pour aller donner des lois à un peuple insurgé et indomptable, eut le stérile avantage de faire son entrée à Madrid.

Emprisonné en quelque sorte dans cette capitale, dont il ne pouvoit sortir que sous l'escorte d'une armée; il y resta complètement oisif. Les réglemens qu'il publioit fastueusement dans la gazette de Madrid, avoient moins pour objet d'imposer aux Espagnols eux-mêmes, à qui ils

restoient à-peu-près inconnus , que de tromper les Français et le reste de l'Europe sur la situation des affaires. On concevoit difficilement qu'un roi qui faisoit des décrets d'administration et de finances , qui organisoit des corps militaires , nommoit des généraux , des officiers , des magistrats , et qui prodiguoit ( sur le papier ) les pensions et les récompenses , ne fût réellement pas maître dans son prétendu royaume.

Joseph connaissant l'attachement du peuple à la religion , cherchoit à captiver son affection , par l'observation minutieuse des rites extérieurs. On le voyoit suivre à pied les processions de Madrid , accompagné de tous les officiers français , et de tout ce qu'il appeloit sa cour.

Quelques Espagnols s'associèrent cependant à sa fortune ; mais l'immense majorité de la nation refusa opiniâtrément de donner les plus légères marques de soumission. Les prisonniers que l'on forçoit, par des menaces terribles, de montrer quelque déférence aux vainqueurs, crioient assez volontiers *vive Napoléon!* mais le cri *vive Joseph!* leur eût paru un sacrilège. Un jour, après la défaite de *Medellin*, un officier fait prisonnier pour la seconde fois, et qui avait repris les armes, au mépris d'un engagement solennel, fut menacé d'être fusillé, s'il ne donnoit pas à ses camarades l'exemple de se soumettre au frère de Napoléon. Il cria *vive Joseph!* mais un de ses compatriotes indigné, sortit des rangs,

et lui passa son épée au travers du corps.

La Junte d'insurrection , établie d'abord à Madrid , puis à Séville , puis à Cadix , où elle fit place aux Cortès et à un gouvernement provisoire , faisoit brûler , par la main du bourreau , les messages que Joseph lui adressoit , afin de proposer quelque accommodement (1).

Bientôt , le seul nom de Joseph , inspira tant d'aversion aux fanatiques habitans de la péninsule , qu'ils ne voulurent pas même le proférer dans

(1) Les actes de la Junte étoient intitulés en ces termes :

« Ferdinand VII, roi d'Espagne et des Indes , et en son nom , la Junte suprême des deux royaumes. »

leurs prières, pour désigner l'époux de la vierge Marie. Ils n'invoquoient plus, dans leurs oraisons, *Jésus*, *Marie* et *Joseph*. Après avoir prononcé les deux premiers noms, ils faisoient une courte pause, et ajoutaient, *et le père* de notre Seigneur.

La fatale expédition de Russie, ayant rappelé Napoléon à des sentimens plus modérés, il oublia qu'il avoit solennellement protesté, dans des actes officiels, que jamais il ne renonceroit à ses prétentions, d'établir dans les Espagnes, un prince de sa race; il oublia qu'il avoit rejeté les ouvertures de paix, faites par lord Castlereagh, par cela même, qu'on vouloit faire entrer dans les négociations, le sort de la dynastie légitime. Il conclut, tardivement un traité

avec Ferdinand VII, et le renvoya dans ses Etats.

Ce prince n'arriva à Madrid, que vers le mois de mai, il y fut salué du surnom de *Désiré*, à l'époque même où l'Auguste frère de Louis XVI, recevoit aussi cet hommage spontané, des représentans de la nation française.

Les Cortès avoient préparé une constitution, ils voulurent contraindre Ferdinand, à l'accepter, sous peine de renonciation présumée à ses droits. Justement choqué de cette insolente restriction à ses prérogatives royales, le fils de Charles IV, rejeta la charte constitutionnelle toute entière; et l'Espagne a peut-être été privée, par le zèle inconsi-

déré des Cortès , de dispositions fort sages d'ailleurs. Dans l'état actuel de l'Europe , un système représentatif quelconque , est désormais un préservatif contre les abus d'autorité des ministres , et un gage de l'obéissance même des peuples.

Nous ne saurions juger sainement les actes sévères , par lesquels Ferdinand VII a signalé le recouvrement de son autorité. On sait que , non-seulement les Espagnols de distinction qui avoient accepté des places sous Joseph , ont été bannis ou plongés dans les fers , mais que la même proscription s'est étendue aux membres des Cortès , à des généraux , et à des magistrats , qui , sous le gouvernement provisoire , avoient pris

cette devise : *Vaincre ou mourir pour la patrie et pour Ferdinand VII* (1),

Dernièrement , la surprise de l'Europe a été au comble , lorsqu'on a vu le ministre de la justice , Macanaz , le principal auteur ou instigateur de ces coups d'état , être arrêté à son tour ! Et le roi a présidé lui-même à cet acte d'autorité ; c'est lui qui a visité les papiers de l'accusé , et qui en a pris lecture , avant qu'ils fussent mis sous le scellé.

Le rétablissement de l'Inquisition en Espagne , a aussi causé beaucoup d'étonnement. Les gazettes anglaises et quelques journaux français , ont

---

(1) *Vencer o morir por Patria y por Fernando septimo !*

été remplis de déclamations à cet égard. C'est encore une mesure, à l'occasion de laquelle nous ne nous permettrons pas d'émettre d'opinion.

Pour en juger avec quelque certitude, il faudroit, surtout, savoir quelles peines seront portées et exécutées, contre les malheureux convaincus d'hérésie ou d'apostasie. Tout cela est environné pour nous, d'une obscurité impénétrable.

Au reste, il y a bien long-temps que les bûchers de l'Inquisition se sont éteints ; les coupables revêtus du *san-benito*, étoient condamnés à faire amende honorable, et à figurer sur la place publique, comme s'ils étoient dévoués à un affreux *auto-da-fé*, mais ils en étoient quittes pour

un emprisonnement correctionnel.

On ne déferoit même plus au saint-office, que de prétendus magiciens, qui, dans tout pays, sont punissables, et sont, en effet, condamnés, non pour de chimériques intelligences avec les démons, mais pour avoir abusé de la crédulité des gens simples, et extorqué de l'argent à des visionnaires, tout en les encourageant dans leur absurde fanatisme.

L'Espagne se pacifie peu-à-peu, quoiqu'il y subsiste encore des germes de mécontentement. Mais que peut une poignée de malveillans contre l'autorité légitime?

On vient d'en avoir un exemple bien remarquable. Le fameux chef de Guerillas, *Espoz-y-Minas*, que

ses exploits, sur les rives de l'Ebre et dans les Pyrénées, avoient fait surnommer *roi de Navarre*, a cru trouver une occasion favorable, pour ébranler la fidélité de ses officiers, de ses soldats, et pour s'emparer de la citadelle de Pampelune. Au moment d'exécuter son dessein, il s'est trouvé presque seul. Il a été réduit à prendre la fuite en pays étranger, avec quelques-uns de ses partisans, victimes, comme lui, de son illusion.

La tranquillité sera plus difficile à rétablir dans les colonies espagnoles. Pendant la dernière guerre, toutes ont vu éclater des insurrections plus ou moins dangereuses, plus ou moins sanglantes. Un aventurier, nommé

Miranda, qui avoit joué un rôle, au commencement de notre révolution, et qui, tantôt républicain, tantôt royaliste, avoit été proscrit au 13 vendémiaire et au 18 fructidor, conçut l'idée gigantesque, de révolutionner toute l'Amérique espagnole, en commençant par Caracas, et la Nouvelle-Grenade. Il obtint d'abord des succès prodigieux; mais enfin, cerné par les troupes royales, Miranda fut arrêté, avec ses principaux officiers, et livré à un supplice infamant.

Les anciens et les nouveaux Espagnols, c'est-à-dire, les troupes des vices-rois, et les créoles insurgés, sont encore aux prises dans quelques cantons du Mexique, du Pérou et de Buénos-Ayres. Les Américains-Espa-

gnols, chercheront, sans doute, à profiter des circonstances, pour s'affranchir au moins, en partie, du joug sous lequel la métropole les tenoit assujettis. Ce n'est, peut-être, qu'en faisant des concessions dictées par une sage politique, et par une indulgente et royale bonté, que Ferdinand VII, ramènera une paix solide et durable, dans toutes les parties de ses Etats.

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE  
ET DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

---

Etat de l'Espagne sous les Carthaginois et les Romains. . . . .	Pag. 1
Rois Goths . . . . .	9
Rois des Asturies . . . . .	21
Rois de Léon. . . . .	32
Rois de Castille et de Léon. . . . .	36
Règne d'Alphonse VII, dit l'Empereur. Commencement du royaume de Por- tugal. . . . .	43
Règne d'Alphonse IX. . . . .	45
Règne de Ferdinand III, dit le Saint.	48
Alphonse X, surnommé le Sage. . .	51

## 218 TABLE DES MATIÈRES.

Règnes des autres rois de Castille et de Léon jusqu'à Ferdinand et Isa- belle . . . . .	57
Règnes de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle . . . . .	65
Charles-Quint. . . . .	82
Philippe II. . . . .	103
Philippe III . . . . .	116
Philippe IV. . . . .	122
Charles II. . . . .	130
Philippe V . . . . .	137
Louis I <sup>er</sup> et Ferdinand VI. . . . .	151
Charles III. . . . .	155
Charles IV . . . . .	177
Ferdinand VII. . . . .	200

*Fin de la Table du 1<sup>er</sup> volume.*







**Biblioteca Regional  
de Madrid Joaquín Leguina**



\*1357663\*

